REDACTION
49 Avenue Howard,
Edmonton.

Ce journal est publié tous les Jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."

Abonnement annuel:
Canada. $1.00
Etats-Unis 1.50
Europe . . . . 10 frs.

LE COURRIER DE L'OUEST

TARIF DE LA PUBLICITE

Toutes les communications concernant la publicité et la rédaction doivent être adressées Boite-postale 98. Tél. 1675 Edmonton.

Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 35. EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 29 MAI 1913. FONDE EN 1905.

Canadiens de Langue Française d'Alberta, Prenez part au Grand Ralliement National qui aura lieu à Edmonton les 10, 11 et 12 juin 1913

LE DEVOIR DE L'HEURE PRESENTE

Dans une dizaine de jours s'ouvrira à Edmonton la deuxième convention annuelle des Canadiens de langue française d'Alberta.

Le travail d'organisation entrepris depuis de longues semaines par le comité central de l'Association du Parler Français permet d'affirmer que le grand ralliement provincial des 10, 11 et 12 juin obtiendra un succès à tout le moins égal à celui de l'an dernier.

L'encouragement unanime que trouvent chez tous nos compatriotes d'Alberta les efforts des organisateurs indique que le désir général est que ces conventions annuelles du Parler Français soient asurées d'une pérennité qui permette d'en faire aboutir les revendications justes et rationnelles.

L'oeuvre accomplie par la première convention d'Alberta est remarquable; nous laissons au rapport général, qui sera lu en séance publique le 10 juin, le soin de la mettre pleinement en lumière.

Oeuvre difficile d'organisation, — dans une province où les nôtres disparaissent sous le flot de l'immigration étrangère, — elle n'en a pas moins produit, dès la première année, des résultats appréciables; nous n'en voulons pour preuve que l'établissement du Bureau de Colonisation d'Alberta, qui a contribué au rapatriement de centaines de Canadiens-français établis aux Etats-Unis. Et là ne se sont pas bornés les efforts de l'Association du Parler Français créée par le Congrès de l'an dernier. Des projets d'organisation, de colonisation, des mesures concernant l'instruction publique, la protection de notre langue, etc., ont été étudiés, soigneusement mûris et seront proposés à la discussion des délégués des comités locaux réunis aux diverses séances privées de la Convention.

Une oeuvre semblable d'organisation et de défense, est lente malgré tout et les impatients devront songer à toutes les difficultés contre lesquelles viennent fréquemment se heurter les hommes dévoués qui ont reçu mandat de leurs compatriotes d'assurer la permanence de nos conventions provinciales.

Il est nécessaire que tous ceux qui ont foi dans la survie de la race française en Alberta, et qui désirent un groupement provincial inébranlable, comprennent qu'il leur incombe une part de la tâche commune. Il ne suffit pas qu'ils soient simplement "de coeur" avec ceux qui travaillent; il est urgent qu'ils prêtent un concours plus efficace.

Les adversaires les plus dangereux de la langue française dans l'Ouest ne sont pas les Orangistes ou autres pour qui la francophobie est une maladie chronique dont les accès se produisent de temps à autre. Le pire ennemi du français est le canadien de langue française qui s'évade lâchement de son devoir en se désintéressant sciemment ou d'une façon insouciante du mouvement francophile lancé par ses compatriotes.

Le pire ennemi du français est celui qui refuse d'entrer dans une association dont le but est uniquement la protection de notre langue et la revendication de nos droits; nous ne craignons pas de dire que celui-là est un lâche et que sa lâcheté s'aggrave de traîtrise lorsque l'oeuvre de préservation entreprise répond à un danger réel, et ce danger existe dans l'Ouest.

Dans toutes les localités françaises d'Alberta des comités paroissiaux de l'Asociation du Parler Français ont été formés. Pas un des nôtres ne devrait hésiter un seul instant à demander son admission dans le comité paroissial le plus voisin de l'endroit où il habite.

L'organisation de conventions provinciales dans la situation où nous nous trouvons est dangereuse, en ce sens que si ces conventions ne réunissent qu'un petit nombre des nôtres elles ne peuvent que diminuer l'importance de notre groupe aux yeux de nos compatriotes de langue anglaise. Il importe donc que tous ceux qui ont la fierté de leur nationalité française répondent à l'appel qui leur est lancé aujourd'hui.

Le devoir de l'heure présente pour chacun est de demander son admission immédiate comme membre adhérent dans l'Association du Parler Français d'Alberta: c'est le moyen le plus pratique, à la portée de tous, pour collaborer au succès de la deuxième convention annuelle.

Nous espérons que personne ne faillira à la tâche qui lui incombe.

Le pays doit être consulté

Le Sénat décide de rejeter le bill naval en y insérant un amendement demandant un référendum.

Les élections fédérales auront lieu dans quelques semaines.

Ottawa, 27 — La majorité libérale a tenu une dernière assemblée ce matin au cours de laquelle il a été définitivement résolu de proposer un amendement au bill naval, ce qui signifie son rejet.

On attend avec intérêt le discours que doit prononcer à cette occasion le sénateur Ross, chef libéral au Sénat.

Ottawa, 27 — Au cours de la séance de cet après-midi, Sir George Ross a proposé l'amendement ci-dessous, qui a été appuyé par le sénateur Bostock.

"Il est résolu que cette Chambre ne se croit pas justifiée de donner son assentiment au bill naval avant que celui-ci ait été soumis au peuple."

Il n'y a absolument aucun doute que cet amendement sera adopté par le Sénat; le bill n'étant pas ratifié sera alors renvoyé devant la Chambre.

Sir George Ross, chef libéral au Sénat, a parlé de trois heures à cinq heures et demie. Les tribunes étaient absolument combles de spectateurs, parmi lesquels on remarquait Sir Wilfrid Laurier, entouré d'un grand nombre de députés libéraux.

L'amendement au bill naval Borden, proposé par Sir George Ross, est exactement semblable à celui qui fut proposé par le sénateur Lougheed, chef conservateur, lors de la présentation pour ratification du bill naval Laurier.

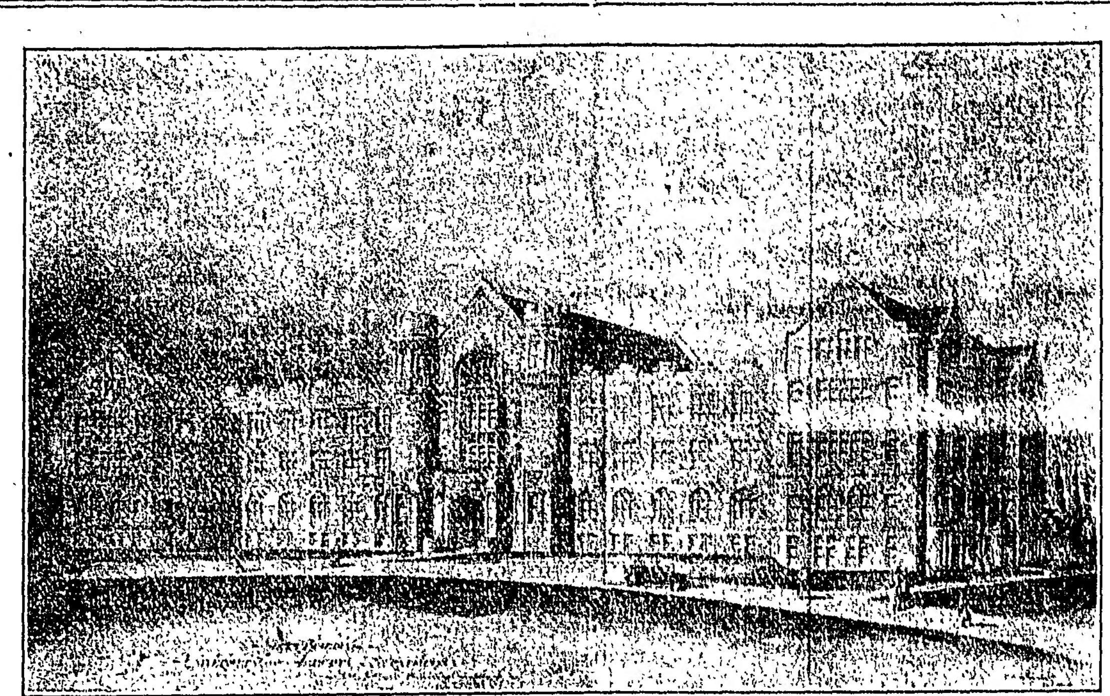
Voici l'un des principaux passages du discours de Sir Geo. Ross:

"Que ferons-nous maintenant? La période des petites choses est passée et ne reviendra plus. Nous ne marchons plus timidement dans la voie de la destinée car nos pouls battent plus fort et nos pas sont plus fermes. Nous ne voulons pas de la médiocrité, de même que nous ne voulons pas être admis dans la famille des nations britanniques par un patriotisme fanfaron. C'est aux hommes d'Etat de l'heure actuelle de tracer la voie pour les générations futures et ils doivent s'y employer avec un idéal national élevé.

"Ce bill répond-il aux besoins présents? Nos enfants devront-ils se voiler la face lorsqu'ils liront l'histoire du Canada et s'apercevront que l'on proposa au Sénat canadien d'adopter une loi mettant à la disposition de l'Amirauté anglaise des bateaux de guerre mais pas un seul homme d'équipage pour les monter?

"Lorsque nous avons pris part, avec les autres nations de l'Empire à la guerre sud-africaine, nous n'avons pas envoyé au Transvaal que des uniformes. Ce bill de défense impériale ne parle que d'argent, il ne parle pas d'hommes! il prévoit l'achat de morceaux d'acier, mais il ne fait pas la moindre allusion au courage et à l'audace.

"Notre jugement, le sens de notre devoir envers le pays, tout nous fait une obligation d'ajourner la ratification de ce bill, dans l'espérance que plus tard les divisions de parti feront place à une union nationale pour la défense maritime du Canada et de l'Empire."



Vue du Palais des Arts à l'Université d'Alberta, Edmonton Sud, actuellement en construction.

Le Cinématographe au MacKenzie

L'expédition Cornwall est partie mardi pour les rives de l'océan arctique. — Le but de l'expédition est de cinématographier les paysages et scènes de la vie du Nord.

Les membres de l'expédition organisée par M. J. K. Cornwall sont partis mardi dernier pour un voyage de quatre mille milles à travers les régions désertes et presque ignorées de l'Athabasca et du Mackenzie.

L'expédition se compose, outre de M. J. K. Cornwall, de MM. Emerson Hough, l'écrivain bien connu, B. K. Miller, botaniste de Milwaukee, C. A. Lupertin, cinématographiste de la maison de films Essanay, et Georges B. Fraser.

Les voyageurs ont l'intention de se rendre jusqu'au Fort McPherson puis de traverser les Rocheuses pour gagner Dawson City le voyage de retour s'effectuera par Skagway et Vancouvr.

M. C. A. Lupertin emporte vingt-cinq mille pieds de films qui lui serviront à prendre des vues cinématographiques au cours du voyage. Ces films seront envoyés par la maison Essanay à tous les grands cinématographes d'Amérique et d'Europe.

M. Hough publiera se impressions de voyage dans l'un des plus importants magazines des Etats-Unis.

Le voyage durera environ trois mois.

Les voyageurs effectuent le trajet d'Athabasca à Fort McMurray à bord de radeaux avec lesquels ils traverseront les rapides du Pélican. A partir de Fort McMurray l'expédition disposera de vapeurs spéciaux pourvus de tout le confort moderne que l'on trouve à bord des yachts les plus luxueux.

LA RECOLTE S'ANNONCE BONNE

La végétation a fait des progrès étonnants depuis deux semaines.

Calgary, 27 — Le blé de printemps mesure environ cinq pouces de hauteur, grâce aux progrès de la végétation qui ont été réellement stupéfiants depuis une dizaine de jours. L'humidité du sol est suffisante pour permettre une croissance rapide des céréales.

On s'accorde généralement à dire que les promesses d'une bonne récolte n'ont jamais été plus brillantes.

LES MINISTRES RENIENT LA POLITIQUE DE BORDEN

Telle est l'affirmation de M. Henri Bourassa.

M. Henri Bourassa, directeur de l'organe nationaliste "Le Devoir", vient de publier un article qui contient de violentes attaques contre le premier-ministre Borden. M. Bourassa affirme que certains ministres actuels ont hautement fait connaître l'impopularité des programmes navals Laurier et Borden.

L'un des ministres aurait dit que si le peuple se prononçait contre le projet Borden, il en résulterait une humiliation profonde pour le Canada devant l'étranger.

Le sénateur Lougheed, ministre sans portefeuille, aurait admis que dans le cas d'un plébiscite, la population de Saskatchewan et d'Alberta se prononcerait contre les deux politiques navales.

Un autre ministre a déclaré que, dans le cas d'un référendum, même en Ontario, le gouvernement Borden serait battu.

M. Bourassa déclare tenir ces informations de source absolument sûre et il affirme sur son honneur l'exactitude des faits qu'il avance.

Répondant à la menace récemment faite par le premier-ministre, — à savoir que si le Sénat refusait de ratifier la loi prévoyant la contribution à la défense maritime de l'empire, le gouvernement proposerait une réforme du Sénat, — M. Bourassa déclare qu'une menace de ce genre est une infraction passible des tribunaux et absolument indigne d'un premier-ministre: "L'homme qui profère une telle menace n'est ni un homme d'Etat, ni un honnête homme, mais plutôt le chef, ou mieux l'instrument d'une faction arrogante inspirée par le jingoïsme le plus étroit. "Si le Sénat, écrit M. Bourassa, se laisse effrayer par cette menace, il est indigne de remplir la mission qui lui a été confiée par le peuple canadien."

L'hon Mitchell Candidat a Bow Valley

L'hon. ministre des Travaux Publics d'Alberta, défait à Medicine Hat se représentera aux suffrages des électeurs du comté de Bow Valley.

Calgary, 28 — M. Georges Lane, député de Bow Valley, vient de donner sa démission afin de procurer un siège au ministre des Travaux Publics, l'hon. C. R. Mitchell, battu à Medicine Hat par le maire Spencer, candidat conservateur.

Avant de donner sa démission M. Geo. Lane a consulté ses électeurs afin de leur demander s'ils étaient prêts à réélire le ministre des Travaux Publics. L'acceptation a été unanime. L'hon. C. R. Mitchell a alors accepté l'offre généreuse de M. Lane.

La nomination aura lieu le 12 juin et l'élection le 19 juin.

On n'entretient pas le moindre doute sur l'issue de cette élection qui sera un triomphe pour le ministre des Travaux Publics.

Par 51 voix contre 27 le Sénat rejette le bill

Ottawa, 29 — Par un vote de 51 voix contre 27 le Sénat canadien a déclaré que le bill pourvoyant à une contribution monétaire à la marine britannique devait être soumis au peuple avant d'être adopté définitivement.

Il y eut une défection dans les rangs libéraux et une dans les rangs conservateurs.

Le sénateur Ellis, de St-Jean, N.B. vota contre le bill Ross quoique libéral et le sénateur conservateur Montpellier, de Québec, vota avec les libéraux.

Le vote fut pris immédiatement après le discours des honorables Dandurand, John Costigan et de Sir Mackenzie Bowell, qui, bien qu'âgé de 91 ans parla pendant plus d'une heure et demie.

Une foule énorme se pressait dans les galeries mais il n'y eut pas le moindre manifestation.

ON TENTE DE RENVERSER LE MINISTERE BARTHOU

Paris, 29 — Une faction dirigée par l'ex-premier ministre Caillaux a tenté inutilement aujourd'hui de renverser le ministère Barthou. La tentative a échoué, le ministère ayant été maintenu par 72 voix de majorité.

UNE NOUVELLE COMPAGNIE DE CHEMIN DE FER

Ottawa, 29 — La Commission des chemins de fer du Canada vient d'approuver la demande de charte au Parlement fédéral d'une nouvelle compagnie de chemin de fer "Canadian Northwestern Railway." Le conseil de direction de la compagnie se compose de trois lords d'Angleterre et de grands banquiers de New-York. La compagnie projette la construction d'une voie ferrée allant de Winnipeg à Lethbridge et de là à Le Pas via North Battleford et Prince Albert.

A l'instigation de Sam Hughes, le budget de la milice a été augmenté cette année de $3,000,000. Pour peu que cette augmentation continue graduellement le budget de la guerre au Canada sera promptement de $20,000,000.

* * *

Un fermier de Lethbridge a labouré en un seul jour 75 acres de terre à une profondeur de 8 pouces, avec une charrue à douze socs. C'est sans doute le record canadien du labour à tracteur mécanique.

Tribune Libre

Causeries Politiques

2ième causerie

BOURASSA ET SES GAMINERIES

Il m'est arrivé de prendre un engagement, la semaine dernière. Je viens aujourd'hui remplir ma promesse.

Ma besogne va simplement consister a mettre sous les yeux des lecteurs du "Courrier de l'Ouest", quelques échantillons des contradictions, des inconséquences, des incohérences, même des mensonges, et autres armes favorites, à l'usage du sieur Henri Bourassa, pour abattre la haute personnalité de Sir Wilfrid Laurier, dont la taille dépasse la sienne.

* * *

Naturellement, je n'aurai guère de commentaires à faire. Les citations vont suffire; le public jugera.

Le tout avec garantie de satisfaction pour quiconque aime les reproductions et les citations. Certes, ce genre de preuves a bien ses mérites; ça va droit au but, ça cogne d'aplomb.

Cependant, mon modeste travail n'est pas aussi facile qu'on le penserait. Ma collection des exemplaires du bon journal "Le Devoir" est très peu volumineuse, il est vrai, ne se composant que d'une vingtaine de numéros au plus. Mais les contradictions et les inconsistances y sont tellement multipliées et enchevêtrées qu'il me faudrait bien deux mois pour les coordonner toutes, les assortir et les exposer ensuite au public, en prenant chaque semaine deux ou trois colonnes du "Courrier de l'Ouest."

La chose deviendrait assommante. De là, l'embarras du choix

* * *

Je ne suis aucunement animé de l'intention même de tracasser le sieur Bourassa ou de lui faire de la peine.

Je suis libre de toute haine et de toute rancune à l'endroit de cet homme haineux et fielleux.

De plus j'abhorre la diffamation, même si elle prend le diffamateur en personne pour objectif.

Mon seul but, encore une fois, c'est de mettre mes compatriotes en garde contre les procédés malhonnêtes, répréhensibles et criminels de ce bandit de la parole et de la plume.

Je m'en vais donc subdiviser ma causerie, chaque partie, numérotée d'un chiffre romain, devant exposer une série, un assortiment complet de contradictions ou de fausses représentations bien établies, etc.

I

Le Canada est-il une nation? — Le "Oui" et le "Non"

Que le Canada, jadis simple colonie de la Couronne, ait fini par acquérir ses droit au titre de nation, tout le monde en convient aujourd'hui.

Oui, nous sommes une NATION, et les Canadiens se plaisent à le dire avec fierté.

Sir Wilfrid Laurier l'a proclamé hautement, et avec éclat, au début du siècle, à Londres, au coeur de l'Angleterre, en présence des hautes dignités, à la face de Chamberlain et de tout le ban et l'arrière-ban du trust de l'impérialisme.

Puis, les autres colonies autonomes, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Confédération Sud-Africaine, ont emboîté le pas à la suite de Laurier représentant le Canada.

L'impérialisme a d'abord tenté de regimber, mais il a bien fallu en passer par là.

Pour en revenir à Bourassa, lui aussi s'est maintes fois complu à parler et reparler du Canada comme d'une nation et d'une grande nation même. Qu'il en reçoive nos félicitations.

Mais, pour l'amour, pourquoi se met-il en colère dès qu'il entend Laurier tenir le même langage?

Pourquoi alors saute-t-il sur sa plume la plus pointue pour dire dans son bon journal "Le Devoir": n'écoutez pas ce farceur de Laurier, il nous BLAGUE, le Canada n'est pas une nation quand c'est Laurier qui en parle sans ma permission.

Ci-après la preuve de tout ce qui précède.

Le "Oui" — Le Canada est une Nation

"Il vaut mieux pour le Canada; "il vaut mieux pour les Etats-"Unis, il vaut mieux pour le mon-"de entier, que ces deux GRAN-"DES NATIONS — l'une déjà ar-"rivée à son plein développement, "l'autre en voie de croissance — "demeurent indépendantes d'une "de l'autre, et conservent leurs ca-"ractères et leurs génies particu-"liers." — Paroles de Bourassa prononcées au "Canadian Club," Boston, et citées par lui-même, sous sa signature, dans le bon journal "Le Devoir," le 31 janvier 1913.

Il parlait ainsi en traitant des relations qui doivent exister, d'après lui, entre la nation canadienne et la nation américaine, "DEUX GRANDES NATIONS," a-t-il mentionné.

Il a exprimé la même idée dans la même ville, vers le même temps, au "Boston City Club," comme suit:

"Faisant rapidement l'histoire "des premiers temps de la coloni-"sation canadienne et américaine, "et discutant l'attitude prise par "les Canadiens au dix-huitième "siècle, leur refus de s'allier aux "colonies américaines révoltées, "l'orateur (Bourassa) a déclaré "que, examinant la question du "point de vue le plus objectif, il "estimait que l'existence, sur le "continent nord américain, de "deux NATIONS DISTINCTES, "avait été, à tous les points de vue, "avantageuse au Canada." — Compte-rendu puisé dans "Le Devoir" du 22 janvier 1913.

Il est ici question des Canadiens comme d'une NATION DISTINCTE.

Le 4 mars dernier, commentant la démission de M. Monk et ses motifs de demander un appel au peuple canadien, au sujet de la politique navale, Bourassa disait dans "Le Devoir":

"M. Monk y voit un motif addi-"tionnel de réclamer la consulta-"tion populaire. Il pense avec rai-"son que le verdict de la NATION "tout entière serait plus conforme "à la justice et à l'intérêt NATIO-"NAL que les mesures imposées à "un parlement d'eunuques par une "junte de jingos et de parvenus..."

Plus tard, le 10 mai, M. Bourassa attribue aux politiciens le motif suivant de refuser l'appel au peuple:

"Et c'est parce qu'ils ont cons-"taté qu'une forte partie de la NA-"TION condamne les deux politi-"ques et refuserait de ratifier leur "marché sinistre, que les deux "chefs de bande rompirent l'ac-"cord." — Henri Bourassa, dans "Le Devoir," 10 mai 1913.

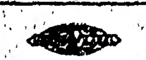
En fait de citations, je crois en avoir déjà assez pour démontrer que M. Bourassa est tellement imbu et pénétré de la réalité d'une nation canadienne, d'une nation canadienne vivant de sa vie propre et maîtresse de ses propres affaires, qu'il en parle couramment en toute occasion, à tout propos, comme on le fait généralement de toute idée ou notion familière et universellement incontestée.

Il ne voit pas de mal à cela et il a raison.

Mais gare à ce mécréant de Laurier, s'il ose, lui aussi, le profane, répéter les saintes formules que le prophète seul a reçu pouvoir d'énoncer!

Donc, ci-après: la contre-partie.

Suite à la page 4



Le Courrier de l'Ouest

49 Avenue Howard. Tel. 1675

EDMONTON ALTA.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Le Roi des Airs

—Mais qu'est-ce qu'il vous faut donc? s'écria le contremaître, impatienté à la fin.

—Voyons, raisonnons, Lalanne! dit Jean. Vous avez vu cet homme sortir à neuf heures du soir de sa maison, marcher vite, "se retourner plusieurs fois;"—ça, c'est mauvais signe, je le reconnais—quand on ne fait rien de mal, on ne redoute pas d'être vu. Mais passons. Vous l'avez vu entrer dans une maison affreuse d'une rue abominable. Est-ce à dire qu'il y allait commettre un crime? Peut-être a-t-il des parents, des amis, dans cette maison?

—Jamais de la vie! s'écria le contremaître. Ce n'est qu'un repaire de "youtres!"

—S'il est si mal dans ses affaires, peut-être allait-il vendre ou engager quelque objet d'or ou d'argent, pour payer ses dettes?

Le contremaître se redressa, et rgarda son camarade.

—Vous me faites rire, M'sieur Jean!

Vous aimez à rigoler! Mais ça ne prend plus. Ah! le coquin ne courait pas chez les youtres pour leur porter de l'or ni de l'argent, mais bien pour en recevoir, et contre notre peau encore!

Jean ne répondit rien, et parut s'absorber dans son travail.

Cinq minutes avant le coup de midi, le vieux Van Brock apparut, son tronçon de pipe entre les dents.

Les deux ouvriers s'épongèrent le front et descendirent dans la cour, où leurs camarades sortaient par flots des ateliers. Les mugissements de la sirène emplissaient l'air.

Comme les deux compagnons gagnaient la rue, ils aperçurent une religieuse rentrant au dispensaire. La pensée du contremaître, à cette vue, se reporta forcément sur les dames Brabantin et sur la promesse qu'il leur avait faite de les tenir au courant des événements. Il dit à son camarade:

—Faut pourtant que je prévienne les dames du patron. C'est promis. Comment faire? Est-ce qu'on ne pourrait pas leur téléphoner de venir chez les bonnes Soeurs?

—Ce n'est pas la peine, répondit Jean. Le patron m'a annoncé, ce matin, qu'elles comptaient venir nous voir tantôt, à l'atelier, parce qu'elles sont curieuses d'examiner la machine, et que demain il y aura bien trop de monde autour.

Cela ne convenait qu'à moitié au contremaître.

—Le patron sera là, observa-t-il. Des fois que ça le fâcherait, mes racontars?

—Je ne pense pas qu'il y soit tantôt. Il attend la visite d'un ingénieur américain, qui veut étudier le système de ses véhicules industriels.

Quand les dames Brabantin arrivèrent à l'usine, entre deux heures et demie et trois heures de l'après-midi, le patron, en effet, ne se trouvait pas à l'atelier du moteur d'aéroplane, et Jean Bertrand et le contremaître furent seuls pour les recevoir.

Ces dames, il faut bien l'avouer, ne jetèrent pas même un coup d'oeil sur l'ingénieux mécanisme qui devait immortaliser leur nom. Toute leur sollicitude paraissait s'être concentrée sur Jean Bertrand d'abord, et sur le brave Lalanne ensuite.

Elles assurèrent qu'elles avaient passé une nuit affreuse en songeant aux dangers que le cher Bertrand aurait pu rencontrer sur sa route. Elles dirent qu'elles avaient envoyé le chauffeur à l'usine, au point du jour, pour savoir si l'objet de leurs inquiétudes y était arrivé sain et sauf, comme de coutume.

—Est-ce qu'aucun malfaiteur n'avait reparu au "Faisan d'or"?

Avait-on pu recueillir quelques renseignements sur l'identité de ce personnage énigmatique?

Non, vraiment! on ne savait rien! Ah! quel malheur!

Puis ce fut le tour du contremaître.

Avait-il eu le temps de réfléchir, de prendre des notes sur les employés sujets à caution? Pouvait-il apporter un témoignage quelconque?

Oui! Ah! quel bonheur!

Mais, au moment de révéler le nom du coupable, une pudeur soudaine envahit le brave garçon, une honte l'étreignit à la gorge. Il n'osa plus.

Il balbutia, rougissant:

—Je ne peux pas dire c'est! Je ne suis pas assez sûr. Et pourtant!

—Ne le nommez pas! s'écria Mme Brabantin. Peu nous importe, en somme! Pourvu que vous le sachiez, vous! Car ce qu'il faut, c'est suivre le coupable, et le prendre la main dans le sac, pour ainsi dire!

—Je l'ai suivi, répondit le contremaître. Rapport à des choses que des camarades avaient raconté le soir en soupant, j'ai compris qui c'était. Je suis allé l'attendre dans la rue, devant sa porte, en me disant comme ça: "S'il fait les mauvais coups, c'est le soir."

Il est sorti de sa maison à neuf heures en rasant les murs, en se retournant tout le temps. Ca, c'est louche. Mais je ne l'ai pas lâché jusqu'à ce que je l'aie vu entrer dans une sale maison pleine de youtres. Voilà. Je n'en sais pas plus long.

La mère et la fille se regardèrent. Thérèse demanda, anxieusement:

—Vous n'avez pas attendu cet individu? Vous ne savez pas s'il est resté longtemps chez ces Juifs?

—Non, je ne l'ai pas attendu. Mais j'ai bien noté l'adresse, parce que je compte y retourner en plein jour, pour bien explorer toute la maison.

—Quel dommage que vous ne puissiez pas y retourner demain! s'écria Thérèse.

Demain! c'est impossible! Il n'y a que moi au courant du moteur, dans l'usine; je ne puis me faire remplacer par personne, et l'ouvrage presse!

—D'ailleurs, fit Mme Brabantin, si l'expérience de demain soir réussit nous n'aurons plus grand'-chose à craindre!

Mais Jean et Thérèse protestèrent à la fois. L'expérience du lendemain ne suffisait pas. Ce n'était qu'un essai, à huis clos, pour ainsi dire. Une défectuosité imprévue pouvait se manifester dans l'appareil, et quand même tout marcherait à souhait, l'appareil ne serait pas "officiellement reconnu" le lendemain. Et, pendant qu'on discuterait son acceptation dans les bureaux du Ministère, un Etat rival pouvait produire glorieusement au grand jour une contrefaçon de "Brabantin," qui rendrait le véritable absolument inutile à la France, et couvrirait de ridicule son malheureux auteur.

Mme Brabantin dut en convenir, et l'on décida que Lalanne se mettrait en campagne dès le dimanche matin, aussitôt après la messe.

Le patron arriva sur les entrefaites, enchanté de la visite de son ingénieur américain qu'avait émerveillé le mécanisme de ses camions. L'ingénieur lui en avait commandé une douzaine, séance tenante. Cela le mettait de belle humeur et lui faisait tout voir en rose.

Il annonça que les deux agents de police, requis chaque nuit pour garder le moteur, arriveraient à six heures et demie, comme de coutume; mais que, dès le retour des mécaniciens, ils descendraient près du corps de l'aéroplane, tandis que les mécaniciens se livreraient au montage de l'hélice pour procéder aux essais du moteur, opération qui les tiendrait peut-être jusqu'à deux ou trois heures du matin.

—Le père Van Brack veillera aussi, ajouta-t-il, et il vous fera du café, et je vous enverrai des provisions et du tabac, car vous aurez besoin de prendre des forces. Du reste, je viendrai vous tenir compagnie jusqu'à minuit au moins.

Il riait, il se frottait les mains, l'air enchanté.

—On se reposera dimanche, disait-il, après le triomphe. Car ce sera un triomphe, demain soir, je vous en réponds!

—Dieu le veuille! murmura sa femme.

—Oh! maman! s'écria Thérèse, avec une nuance de reproche, pourquoi douter du succès?

Cependant, le concierge venait dire que l'auto de ces dames les attendait à la porte. Elles souhaitèrent bonne chance aux travailleurs et s'en allèrent.

Ayant quitté l'usine, elles firent plusieurs courses dans différents quartiers, et ne rentrèrent qu'assez tard chez elles, bavardant à qui mieux mieux.

Ce fut la jeune Clara qui vint les recevoir à la descente de la voiture.

Mme Brabantin lui demanda machinalement:

—Il n'est venu personne, tantôt?

C'était une question qu'elle posait presque toujours, en entrant, sachant par expérience combien des domestiques sont sujets à oublier les commissions des visiteurs.

—Non, Madame, répondit ingénument Clara, il n'est venu personne du tout pour Madame; il n'est venu qu'un Monsieur de l'usine, pour chercher des papiers chez Monsieur.

A cette déclaration stupéfiante, deux cris terribles partirent en même temps.

Mme Brabantin se laissa choir sur une chaise, répétant, hagarde:

—Un Monsieur de l'usine! Chez Monsieur! Miséricorde!

Clara comprit vaguement qu'elle avait dû commettre, sans le savoir, une grosse sottise. Elle rougit, et baissa le nez.

—Parlez! mais parlez donc! s'écria Thérèse, éperdue. Quel Monsieur? Pourquoi faire? Expliquez-vous?

La petite bonne répondit pleurnichant dans son mouchoir:

—C'est M. Jules Durand, le caissier, celui qui venait tout le temps, l'année dernière.

—Durand! s'exclamèrent les deux femmes, à la fois.

—Oui, continua la petite bonne, désolée, je l'ai bien reconnu. Il m'a dit comme ça:

—Le patron m'envoie chercher des papiers dans son bureau!

—Et vous l'avez laissé monter, malheureuse enfant!

—J'ai cru bien faire! s'écria Clara en fondant de larmes, puisqu'il venait de la part de Monsieur!

Mme Brabantin semblait prête à se trouver mal; mais sa fille la saisit par le bras, et l'entraîna vivement.

—Montons dans le cabinet, dit-elle, voyons ce que le misérable a pris.

Elles montèrent; suivies de la jeune Clara, sanglotante, qui répétait:

—Mon Dieu! mon Dieu! Qu'est-ce que je vais devenir! Si Monsieur me chasse pour ça, mon père me rouera de coups!

Thérèse tourna prestement les commutateurs électriques. La pièce élégante et sobre apparut en pleine lumière. Tout y semblait parfaitement en ordre. Nulle trace de cambriolage, ni d'effraction.

Mme Brabantin se reprit à respirer.

—Il n'a peut-être rien trouvé à prendre! murmura-t-elle, en se tournant vers sa fille.

Mais Thérèse eut un geste de doute.

—Cela ne prouve rien, dit-elle. Vous pensez bien qu'il a dû s'appliquer à tout remettre soigneusement en place!

—C'est donc un voleur? demanda Clara, terrifiée.

—C'est un indiscret et un menteur, en tout cas, répondit sa maîtresse, car Monsieur ne l'avait pas envoyé ici, et il vous a grossièrement trompée, ma pauvre fille!

Clara sanglota de plus belle.

Pendant ce temps-là, les deux dames Brabantin échangeaient leurs impressions à voix basse. Le résultat de leur conférence fut qu'il importait de mettre le patron le plus vite possible au courant de l'aventure. Il jugerait alors des mesures nécessaires à prendre.

Ces pauvres femmes, bien émues, guettèrent donc son retour avec angoisse, et, dès qu'il arriva, elles prirent mille précautions oratoires pour lui annoncer le malheur.

Mais, à leur extrême surprise, l'Amiral parut enchanté d'apprendre une nouvelle qui les avait plongées dans la consternation. Il s'écria en se frottant les mains, et les yeux pétillant de malice:

—Ah! "il" est venu, le traître! Ah! c'est ce pauvre imbécile de Durand! Tant mieux! tant mieux! C'est parfait!

Mme Brabantin craignit, un instant, que son mari n'eût perdu la tête, sous l'empire d'une émotion trop forte.

—Albert! implora-t-elle anxieusement, Albert! Je ne te comprends pas!

Il se mit à rire tout à fait, s'assit près de sa femme, et lui prit les mains dans les siennes.

—Ma bonne amie, tu vas me comprendre. Vos déductions "hier soir m'ont convaincu pleinement. Toi et ta fille, vous m'avez dit:

"— Ce n'est pas une pièce d'acier qu'on est allé chercher au "Faisan d'or", c'est un papier quelconque."

Moi, je me suis dit, à moi seul: "Puisqu'on n'a pas réussi chez mon neveu, c'est chez moi qu'on essaiera de le trouver, ce papier indispensable, ce modèle de mécanisme que nos voleurs ne peuvent pas arriver à établir." Alors, je leur ai tout bonnement tendu un piège dans lequel ils sont tombés, si grossier qu'il fût, et bien plus tôt que je ne le pensais. Je leur ai dessiné un modèle de mécanisme à leur usage, et je l'ai déposé en belle vue sur mon bureau...

—Tu as fait cela, toi, exprès! s'écria Mme Brabantin, partagée entre l'admiration et l'épouvante.

—Oui, répliqua modestement l'Amiral, et j'ai fait ainsi d'une pierre deux coups: d'abord, maintenant, je connais mon traître; et ensuite, et surtout, j'ai sauvé mon invention. Car le modèle que je leur ai offert ne présente qu'une très lointaine ressemblance avec le mien. Et s'ils sont assez fous pour l'exécuter, je ne leur donne pas trois quarts d'heure avant de se casser les reins!

IX

Quand l'Amiral reparut dans l'atelier de son moteur, ce même jour, vers neuf heures du soir, l'air de satisfaction répandu sur sa physionomie n'échappa point à ses deux ouvriers. Mais ils l'attribuèrent à l'aspect de leur ouvrage, qui était véritablement admirable et impressionnant au plus haut point.

Sous l'éclat aveuglant des ampoules lumineuses, le moteur électrique, le fameux moteur inédit était en marche, actionnant au bout d'un arbre en vilebrequin, l'hélice légère de deux mètres de diamètres, tournant à quinze cents tours à la minute.

C'était féerique.

L'effort était donné, l'oeuvre accompli, et l'inventeur pouvait être fier du résultat de sa pensée féconde.

Albert Brabantin serra chaleureusement les mains des deux braves qui l'avaient si vaillamment secondé.

—Pourvu que la machine se comporte bien, une fois montée sur le monoplan! soupira Jean, qui s'énervait à la longue.

—Ca, j'en réponds, s'écria l'Amiral.

—Si le moteur marche régulièrement ici, assura le contre maître, pourquoi ne marcherait-il pas là-haut?

—Lalanne a raison, répliqua Brabantin. Toute la question est de savoir si le moteur donnera, on ne donnera pas trois heures d'horloge. En attendant, mes amis, arrosons-le de champagne!

La gaîté du patron et sa belle assurance gagnèrent bientôt ses hommes, que grisait peu à peu, il faut l'avouer, ce vent vertigineux de l'hélice.

Mais Brabantin avait raison de croire en sa machine. Le moteur n'eut pas l'ombre d'une défaillance. Et quand le patron l'arrêta lui-même, à minuit sonnant, il put constater "de visu" que tous les rouages en étaient dans le plus parfait état.

Il partit enchanté, laissant son neveu et le contremaître "coucher sur le champ de bataille" avec le secours du vieux Van Brock, qui leur apportait des sacs de copeaux en guise de matelas, et de grossières couvertures prêtées par le concierge. Mais ces lits improvisés semblèrent délicieux à ces jeunes gens.

Pendant qu'ils dormaient comme on dort à leur âge, les deux agents de la sûreté, revolver en sautoir, veillaient en bas, dans le hangar gigantesque, auprès du corps allongé, inerte encore du monoplan sans âme.

Les mugissements de la sirène, au matin, éveillèrent les mécaniciens endormis. Ne voulant point abandonner leur moteur, ils s'en allèrent successivement déjeuner en hâte dans un estaminet voisin, en attendant le patron qui ne pouvait pas tarder.

Vers huit heures, il arriva.

On s'étonnera peut-être qu'il n'eût pas encore pris de mesures pour faire arrêter son caissier infidèle, Jules Durand. Mais, outre son extrême répugnance pour tout ce qui ressemblait à un scandale, il ne voulait pas penser au traître, tant que ne serait pas exécuté l'essai de l'aéroplane, tant que l'appareil n'aurait pas été remis aux autorités militaires de la région.

En sorte que, ce jour-là comme les autres, Jules Durand continua d'aligner des chiffres, dans son petit bureau de l'usine, à côté de l'honnête Fortin, qui lui trouvait, sans le dire, une mine de déterré.

Cependant le patron venait de faire appeler les quatre menuisiers spéciaux qui avaient construit le corps du monoplan sur ses données. C'étaient des gens habiles et sûrs, qu'il avait été chercher lui-même, naguère, dans différents ateliers fameux de constructions d'aéroplanes. En attendant les essais du premier appareil, on les employait à l'usine, selon leurs capacités respectives. Si le premier appareil se comportait assez bien pour être adopté par le ministre de la Guerre, ces quatre hommes passeraient au rang de contremaîtres dans leur métier difficile et délicat.

Ces gens vinrent donc mettre la dernière main à leur oeuvre, c'est-à-dire aider Jean Bertrand et Lalanne au montage de la machine dans le fuselage du monoplan. L'Amiral, autour d'eux allait et venait, gesticulait, donnait ds ordres. Il jubilait littératement. L'âme de l'appareil allait joindre son corps; l'aéroplane allait naître et palpiter de vie! Quelques heures à peine, et il prendrait son essor vers les cieux!

Mais une rumeur commençait à se répandre confusément dans l'usine. Le bruit de l'événement courait d'un atelier à l'autre. On racontait que le patron avait passé la nuit près de sa machine; que les mécaniciens travaillaient depuis quarante-huit heures sans repos ni trêve, le revolver à la ceinture; qu'il y avait des gendarmes cachés partout dans l'usine, dans les greniers, au fond des caves. Les têtes fermentaient. C'était une agitation, une effervescence extraordinaires.

A midi, quand les sept cents ouvriers de Brabantin se répandirent en ville, les nouvelles volèrent, ainsi que des flèches, jusqu'aux extrémités des faubourgs. Tous les estaminets en bourdonnèrent. Les conducteurs de cars se craient, en se croisant, les informations sensationnelles:

—Tu ne sais pas? y a de la troupe chez Brabantin, pour garder son monoplan!

—Paraît qu'on a voulu faire sauter l'usine à Brabantin!

Ou bien:

—On verra quelque chose, demain dimanche! Le dirigeable à Brabantin s'envolera sur la Grand'Place!

Or, à ce moment-là même, l'intéressant M. Fritz prenait son café en lisant les journaux, dans un petit estaminet des environs de la gare. Ce personnage avait coutume d'aller ainsi chaque jour, matin et soir, passer quelques instants dans un débit de boissons, manière comme une autre de se tenir au courant des petites nouvelles locales. Remarquons, en passant, que M. Fritz n'allait jamais deux fois de suite dans e même endroit. Sans doute avait-il de bonnes raisons pour varier ainsi ses plaisirs.

A Suivre.

Tribune Libre

Suite de la premiere page

Le "Non" — Le Canada n'est pas une Nation

Il n'y a pas bien longtemps, M. Bourassa s'exprimait ainsi, au sujet de M. Laurier et de sa politique navale:

"Représentant FAUSSEMENT "le Canada comme une NATION, "il — Laurier — a cherché et "cherche encore à faire accepter "sa loi navale en la présentant "aux nationalistes comme le libre "accomplissement d'une charge "NATIONALE, en l'offrant aux "impérialistes comme l'exécution "la plus complète de nos obliga-"tions envers l'Angleterre." — Henri Bourassa, voir "Le Devoir," 8 mai 1913.

La conclusion à tirer serait donc celle-ci: Dire que le Canada est une nation, c'est énoncer la vérité ou une fausseté, selon que la parole sera donnée à Bourassa ou à Laurier.

En voici une autre:

"M. Laurier a beau répéter à "tout propos et FORT RIDICULE-"MENT que le Canada est une NA-"TION, des phrases CREUSES ne "changent ni les constitutions ni "les faits." — H. Bourassa. Voir "Le Devoir," 9 mai 1913.

Vous avez tous compris, j'espère: "Une nation canadienne." parole creuse et ridicule dans la bouche de Laurier, mais formule admirable et dogmatique quand ça tombe des lèvres infaillibles du prophète nationaliste, personnage inspiré.

Je termine ici ce premier chapitre, quitte à le supplémenter plus tard de quelques autres reproductions contradictoires, s'il le faut.

Je m'empresse d'aborder une seconde série d'inconséquences.

Dans les citations précédentes, comme dans celles qui vont suivre, je souligne fortement, afin de les mettre en évidence, certaines expressions non soulignées dans le texte original.

II

Je pose une question.

Pourquoi Bourassa, le Maître, refuse-t-il à Laurier, son petit élève, la permission de dire que "le Canada est une nation"?

Prenons d'abord connaissance du texte suivant.

* * *

Le "Non" — Une colonie ne peut avoir sa marine à elle

"Qu'il — Laurier — cesse donc "de BERNER ses "chers compa-"triotes" avec cette LEGENDE de "l'exercice d'une prérogative NA-"TIONALE", de l'organisation "d'une flotte CANADIENNE pour "la défense du Canada sous l'AU-"TORITE du gouvernement CA-"NADIEN." Il sait mieux que "personne qu'une simple DEPEN-"DANCE comme le Canada...... "ne peut avoir une flotte à elle — "et c'est ce qui rend absolument 'FAUSSE l'analogie qu'il veut éta-"blir entre sa prétendue marine "canadienne" et la milice territo-riale." — Paroles de H. Bourassa. Voir "Le Devoir", 9 mai 1913.

Vous avez maintenant la réponse à la question posée plus haut.

M. Bourassa, parti en guerre contre Laurier et sa politique, la politique navale comme le reste, a toujours cherché à établir, comme principe de premier ordre, qu'une colonie, une simple DEPENDANCE, ne PEUT avoir sa marine à elle.

Puis, il s'est basé sur ce principe, promulgué par lui-même, pour faire défense au Canada autonome et libre, soi-disant simple dépendance coloniale, de se construire une marine, sous peine de malédiction foudroyante.

Il s'est autorisé de ce principe, vrai ou faux, pour lancer dans le public cette phrase creuse et vide: "Oui, marine canadienne en temps de paix, mais impériale en temps de guerre."

Cette espèce de dicton n'a été trouvé évidemment que pour l'usage des ignorants, des inattentifs, des esprits irréfléchis; tous gens qui laissent invariablement surprendre leur bonne foi à la piperie des mots sonores et futiles.

Il s'est encore autorisé de son fameux principe "colonial" pour conclure sans rime ni raison à la conscription ou service obligatoire — qui n'est plus en vigueur au Canada et ne le sera jamais; à l'égorgement des jeunes Canadiens dans toutes sortes de guerres étrangères, à l'extraction des tripailles canadiennes jetées par-dessus bord, en pâture aux requins des mers du Japon et de l'Océan Indien.

* * *

N'empêche que cette démagogie, dans les harangues et les colonnes de Bourassa, fait contradictoirement bon ménage avec ses furieuses protestations autonomistes, où il dénonce la politique navale de Laurier comme une trahison, un fâché atentat; un coup mortel porté à l'autonomie du Canada "si chèrement conquise."

Car, le même démagogue vous dénoncera avec non moins de violence, s'il vous entend dire, sans sa permission, que le Canada n'est plus une "simple" dépendance, mais un peuple libre, maître de ses destinées, et jouissant du pouvoir constitutionnel de gérer ses propres affaires, c'est-à-dire un peuple autonome, une NATION.

Refuser au Canada ses droits au titre de "nation," n'est-ce pas logiquement, sinon formellement, en répudier l'autonomie? Et comment telle loi ou telle autre loi menacerait-elle l'existence d'une autonomie qui n'existe pas?

Qui viendra jamais à bout, je ne dis pas d'analyser, mais d'aligner seulement, les unes à la suite des autres, toutes les contradictions et les inconséquences du grand manitou "TOTONOMISTE."

* * *

LE "OUI" — IL EST PERMIS A "UNE SIMPLE DEPENDANCE COMME LE CANADA" D'AVOIR SA FLOTTE A ELLE.

M. Bourassa sait comme pas un que l'Australie et la Nouvelle-Zélande, simples dépendances comme le Canada, ont déjà leurs flottes à elles, et que, de plus, le Sud-Africain, autre simple dépendance comme le Canada, aura prochainement la sienne.

Si ces trois colonies, autonomes comme le Canada, ont déjà ou doivent avoir bientôt leurs flottes respectives, c'est donc qu'elles le PEUVENT.

M. Bourassa a souvent constaté le fait, sans le désapprouver. Il l'approuve fortement, au contraire.

Loin de lui la pensée de vouloir appliquer à ces trois colonies sa règle disciplinaire, son grand principe d'ordre primordial, à savoir: UNE SIMPLE DEPENDANCE COMME LE CANADA NE PEUT AVOIR SA FLOTTE A ELLE. — Voir "Le Devoir," 9 mai 1913.

Or le Canada n'est pas "simple dépendance" plus que les autres. Il l'est moins même, et beaucoup moins.

Alors, pourquoi donc ne POURRAIT-IL pas comme les autres?

* * *

Nous allons tâcher de le savoir, attendu que nous avons encore en mains un joli gros stock de belles citations à produire dans tous les goûts.

Il y a aussi un "Oui" et un "Non" également bons et utilisables...... au choix, au besoin, c'est-à-dire...... selon la circonstance du jour ou du lendemain, au gré des fantaisies de M. Bourassa.

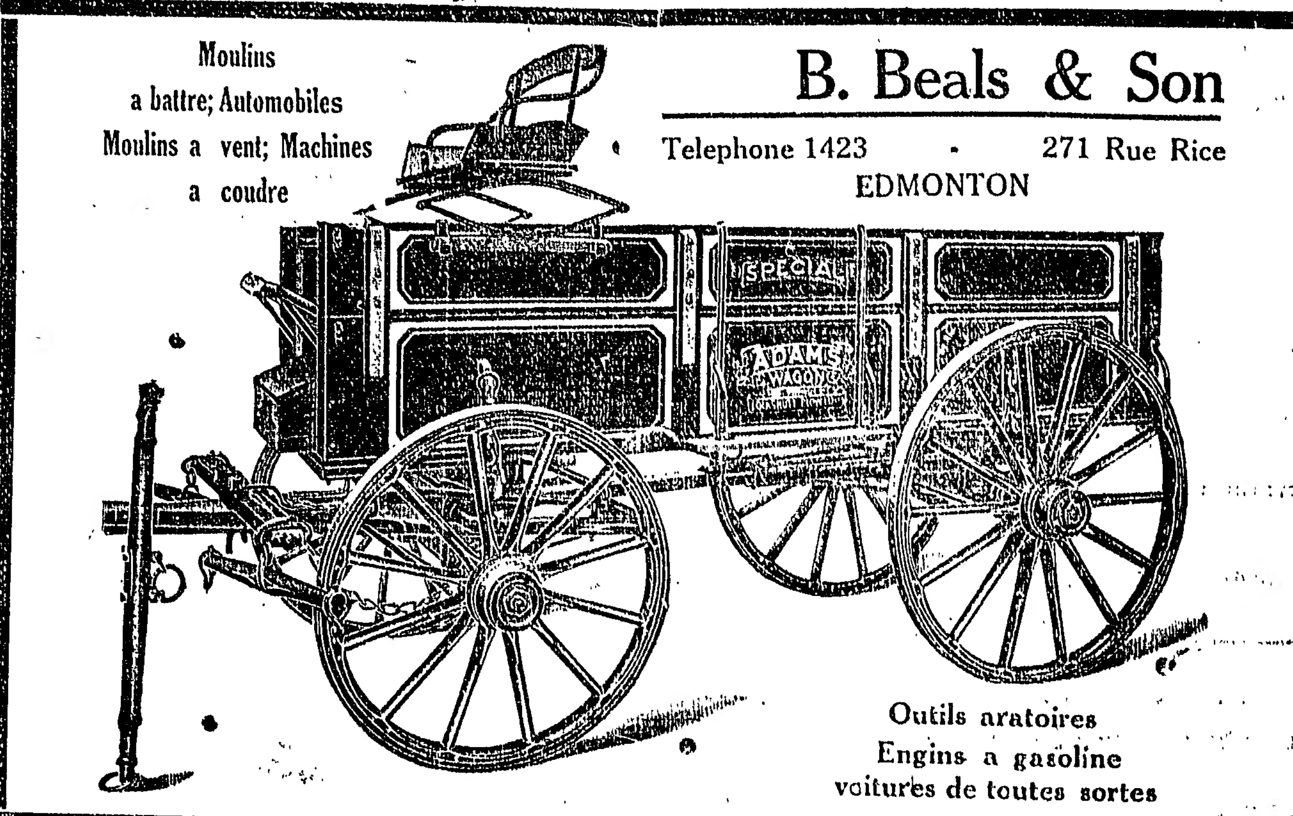
* * *

Mais voici qu'à cette phase de ma causerie, on vient me signifier un avis d'ajournement, faute de plus d'espace disponible. Ajournons donc.

Lecteurs, si cette lecture a pu vous étonner, sachez que je ne vous ai encore montré que le dessus du panier.

Attendez seulement jusqu'à la semaine prochaine, et votre étonnement se changera en stupéfaction.

FRANÇOIS.



FRANÇAIS, âgé de 38 ans, demande place quelconque chez personne de langue française à Edmonton; de préférence chez commerçant. S'adresser à M. Hamel, Bureau de Colonisation, 224 Jasper E.

THE SEAL OF QUALITY — THE HUDSON'S BAY COMPANY — INCORPORATED 1670 — HERBERT E. BURBIDGE STORES COMMISSIONER — THE SEAL OF QUALITY

Sandales d'été pour les petits pieds

C'est en été, plus encore qu'à toute autre saison de l'année, que les jeunes enfants doivent être vêtus élégamment. Aucun manteau ne saurait dissimuler la robe de la saison dernièère, aucun caoutchouc ne peut recouvrir des souliers fatigués. La petite fille doit, dans ses nouveaux atours, paraître aussi fraiche que maman. Mais de plus elle doit avoir des chaussures qui laisse son petit pied absolument libre de se développer. Lorsque le problème se pose d'acheter une chaussure à la fois solide, élégante et confortable, il n'y a qu'un endroit où vous pouvez facilement résoudre ce problème: cet endroit c'est le MAGASIN DE LA BAIE D'HUDSON. Vous apprendrez qu'à la Baie nous nous faisons une spécialité de chausser les pieds des Tout-Petits; nous avons étudié spécialement ce qui convient aux pieds et nous avons fait nos achats en conséquence.

Nous mettons en vente cette semaine un assortiment spécial de sandales nouvelles, provenant de l'une des meilleures manufactures de chaussures d'Amérique. Ces sandales sont en veau tan, avec de robustes semelles. Ces sandales sont meilleures que celles que l'on trouve ordinairement dans le commerce et nous les vendons moins cher.

SANDALES POUR FILLETTES, de 12 à 2 la paire . . . **$1.50**
SANDALES POUR ENFANTS, de 8 à 11, la paire. . . . **$1.25**
SANDALES POUR BEBES, de 3 à 7, la paire. **$1.00**
Premier Etage

Occasions Spéciales

Sous-vetements tricotés pour femmes

SOUS-VETEMENTS pour femmes, tricot suisse à côtes, garnis de broderie autour du cou et des bras. Prix spécial **35c**
COMBINAISON DE SOIE, pour femmes, col très échancré, sans manche, avec empiècement tricoté à la main. La combinaison, **$1.35.**
COMBINAISONS, soie tricotée à côtes; cette combinaison est fort élégante; toutes grandeurs. Prix spécial, **$3.50.**

Chaussettes d'ete pour enfants 35c. la paire

Assortiment complet de chaussettes de soie pour enfants; articles indispensables pour les chaleurs de l'été. En bleu et blanc, rose et blanc, noir et blanc, jaune et blanc, partie supérieure à rayures; de 4 à 7 1-2. Prix spécial, la paire, **35c.**

Toile pour auvents---Protegez-vous contre le soleil brulant de l'ete---Occasion exceptionnelle de toile a 23c la verge

Les fortes chaleurs d'été ne sauraient tarder à venir, maintenant il est temps de songer à protéger votre véranda contre le soleil brûlant; pour cela il vous faut une toile très résistante, sur laquele la pluie et le vent ne puissent avoir de prise. Nous vous offrons cet article à **23c la verge;** le prix est tellement bas que vous ne sauriez avoir de raison de remettre cet achat à plus tard; au milieu de la saison vous n'obtiendrez pas un meilleur prix.

TOILE DE 30 POUCES DE LARGE, QUALITE DE 10 ONCES; SE VEND 40c LA VERGE DANS TOUS LES AUTRES MAGASINS.
PRIX SPECIAL, LA VERGE **23c**
Rez-de-chaussée.

Coin Feminin

CONTE

LA PRINCESSE INDIENNE

Or, l'enfant rouge, née aux bords de la Saskatchewan du Nord et que le caprice d'une milionnaire montréalaise avait transportée du "ti-pi" enfumé à la nursery laquée, ripolinisée; l'enfant rouge, que ses aristocratiques compagnes du Couvent des Oiseaux avaient surnommée "Princesse Indienne," fêtait ses dix-huit ans. Doublement l'héroïne de cette soirée fleurie, parfumée, enivrante, après que le rideau se fut baissé sur la dernière scène de "l'Ame invaincue" dont elle venait de rendre jusqu'à la frénésie, les angoisses et les révoltes, la Princesse Indienne s'était retirée dans le boudoir drapé de soieries délicieusement fanées. Dans ce décor dix-huitième siècle, sa beauté de jeune bronze éclatait comme une fleur orgueilleuse rigide sur sa tige. Toute droite, ses avant-bras nus de chair bistrée, allongés sur la fraîcheur d'un marbre, elle demeurait encore dans l'inconscient effroi de ces toiles peintes qui venaient de descendre sur une fiction ou sur sa vie réelle, elle ne savait plus. N'était-ce pas elle, l'année précédence, qui, dans le bruissement soyeux des courtes vagues d'une plage à la mode, avait confié, tout bas, au jeune maestro, Jacques Dorland, son passé d'enfant, les inquiétudes de son sang ardent à bondir, les langueurs de son âme indolente, les ressauts ataviques en lutte contre l'étrange besoin de plus de raffinement, le heurt de ce qui était resté farouche en elle et que jamais n'avait assoupli le polissement mondain? Et la dualité dramatique qu'elle exposait à petites phrases courtes, colorées, avait éveillé dans le cerveau de l'artiste l'annotation musicale précise de ces sentiments complexes. L'idée de mettre en musique un livret tiré de son état d'âme lui parut originale. Elle consentit à recevoir Maurice Toulain, un poète, ami du musicien. Pour les deux collaborateurs elle revécut les heures abolies, âprement nostalgiques; elle chanta, frissonna, s'étourdit de joie et de douleur, s'enivra de toute la sève dont débordait son âme rouge et, finalement, revendiqua le droit de créer le rêle de l'héroïne.

Et maintenant, toute frémissante encore, elle s'isolait par la force de sa volonté des bruits ambiants afin de retrouver les impressions rapides et fortes.... Voici le prologue qui la déchiqueta par son réalisme poignant, alors qu'appuyée au portant de la coulisse improvisée elle attendait le moment de paraître en scène. La nuit de septembre s'esquisse en notes douces, si douces qu'elles sont la brume mélancolique de ses souvenirs. Le ciel déjà automnal, se drape d'étroites écharpes que la gelée profilera jusqu'au matin, un paysage morne du Nord-Ouest, roux et flétri, étend ses lignes imprécises, sans relief et dans le "ti-pi" de cuir mal tanné le drame aux milliers de reprises se déroule. Une femme jeune se meurt auprès d'un petit enfant plein de vie... Les violons murmurent l'inarticulé et déchirant adieu à tant d'amour... Puis ils se taisent... Et c'est l'errement sans fin et sans but de la tribu que l'orchestre redit. Les yeux de diamant s'ouvrent dans la face de bronze clair. Le regard aigu prend, sauvagement, possession de toute la nature. Le coeur ploie ivre de trop de liberté, et s'affirme le mépris souverain pour l'estomac que la faim corrode...

Oh! ce prologue comme il lui a fait mal par sa synthétique vérité. Elle a senti ressusciter en elle son âme de fille rouge. Sa fine tête orgueilleuse, ceinte d'un cercle d'or mat s'est renversée sous le poids de ses tresses lisses. Et le geste de ses mains dorées a fait se courber l'auditoire, quand surgissant en scène, elle réclama, de sa voix passionnée "la prairie lointaine, le chevreuil farouche, le "ti-pi" enfumé." Le désespoir sans résignation possible qu'elle croyait si bien rendre aux répétitions lui apparut puérile et banal. Les vers de Maurice Toulain ne traduisait la vague de feu qui montait, marée ardente, dans ses veines, pas plus que la musique de Dorland ne symbolisait son troublant émoi. Alors, reprise tout entière par la race invaincue, elle était restée droite alors que le jeu de scène exigeait qu'elle s'écroulât subjuguée par la tentation de la vie oisive et riche...

A l'acte suivant, la Princesse Indienne apparaissait travestie en fille blanche, pliée à la discipline sévère des coutumes de civilisés et s'essayant à troquer contre les insincérités mondaines la naïveté primesautière innée. Sur un thème inquiétant se déroulaient ses premières surprises, les chocs de son âme cristalline, les sourdes révoltes qui la secouaient sous la blouse de dentelles. Ah oui! elle l'avait vécu d'une vie intense cet acte. Onduleuse et sobre dans sa mise élégante. Tour àtour compliquée ou simple; subissant l'emprise mondaine ou redevenant l'enfant de la nature; secouée par des fringales de luxe ou attirée invinciblement par la simplicité millénaire vers une retraite austère...

La trame du livret voulait que de nouveau la fille rouge fut mise en face de sa destinée. C'était le dernier acte. Lentement, très lentement le rideau se lève. Dans le décor châtoyant du petit salon, c'est la lutte suprême. La Princese Indienne frémit comme si vraiment ce dilemne se fut posé, inéluctable. Elle retrouve la sensation qui la paralysa sur la scène. Elle revoit ce trou sombre creusé entre elle et son auditoire. Un abime la sépare de ces gens si différents d'elle-même. Comment a-t-elle pu accepter un dénouement qui l'arrache pour jamais aux traditions séculaires? Non, elle ne reniera pas les siens, les enfants farouches de la Prairie. Elle ne jettera pas le cri de lâcheté, que, dans la fiction du drame, l'amour magnifie. Elle sera "elle", avec son âme du moment, impétueuse et follement héroïque. Ses mains fiévreusement détruisent la coiffure compliquée et tressent les deux nattes traditionnelles. Le désir enfantin d'une vérité affirmée lui fait glisser deux plumes parmi l'opulence de ses cheveux d'ébène et, sans souci de l'orchestre étonné, extasiée, elle improvise comme les bardes de sa tribu... Son front si haut ne laisse plus voir de face les plumes altières...

Le rideau est tombé depuis des heures déjà, et dans on boudoir aux soieries fanées, la Princesse rouge demeure toujours dans l'inconscient effroi de ces toiles peintes qui sont descendues sur une fiction ou sa vie réelle. — elle ne sait plus... Cependant le froid du marbre glisse de ses avant-bras nus à ses épaules bistrées; un frisson la parcourt et ses mains d'or pâle tracent dans l'air le geste séculaire qui croise une "couverte" imaginaire.

MAGALI.

ON DEMANDE une jeune fille active de 16 à 17 ans, pour aider au service de salle à dîner dans maison de pension, aura vie de famille, aucune expérience n'est nécessaire. S'adresser à M. Giese, en face de l'usine Swift, North Edmonton.

CHRONIQUE LOCALE

M. et Mme Denis, de Montréal, sont de passage à Edmonton, en visite chez Mmes Léo Savard et H. L. Wilians, soeurs de Mme Denis.

* * *

M. Olivier, loueur de chevaux d'Athabasca Landing, est en voyage d'affaires à Edmonton.

M. Olivier nous déclare que lors de son départ d'Athabasca, plusieurs centaines de personnes attendaient la reprise de la navigation pour se rendre à Grouard. Le premier bateau est parti d'Athabasca jeudi soir. A bord de ce bateau avaient pris place près de 200 colons venant de l'Est canadien et se rendant à l'ouest de Grouard, sous la conduite du R. P. Giroux, le missionnaire-colonisateur bien connu.

* * *

M. le baron d'Aubigny et M. René Lemarchand sont partis dimanche soir pour la côte du Pacifique dont ils ont l'intention de visiter les principaux ports, Vancouver, Victoria et Prince Rupert. Ces messieurs seront de retour à Edmonton pour assiter à la convention de langue française du mois prochain.

* * *

M. A. d'Osmoy est reparti pour la France après un séjour de plusieurs mois à Edmonton.

* * *

M. D. U. Latour, de Battleford, Sask., est de passage à Edmonton en visite chez M. O. Tessier, de l'Avenue Victoria.

SOIREE DRAMATIQUE FRANÇAISE

Jeudi dernier avait lieu à la salle de l'Ecole Séparée la représentation par le "Cercle Jeanne d'Arc" de la comédie dramatique bien connue "Les Crochets du Père Martin." Nous dirons de suite que de succès remporté fût très supérieur à celui qu'espéraient les membres du cercle et leurs amis.

Lorsque le rideau se leva sur le magnifique décor du premier acte, la salle était absolument remplie de spectateurs qui, bientôt conquis par le jeu des acteurs, ne leur ménagèrent pas leurs applaudissements pendant tout le cours de la soirée.

Cette soirée a mis en évidence le talent dramatique — très remarquable pour des amateurs à leurs début — de quelques membres du cercle. Nous citerons notamment, M. Hervieux, qui nous donna un père Martin d'un naturel frappant; M. Humbert qui se tira à son honneur du rôle difficile d'Armand Martin et M. A. Leclair, type parfait de l'étudiant chez qui la dissipation n'a pas détruit tous les bons sentiments.

Parmi les jeunes filles signalons Mlle Léa Coupez, une gracieuse Amélie, Mlle Dora Bérubé qui a élégamment rempli le rôle d'Olympia, et Mlle Eugénie Dussault simple et émouvante dans le rôle de la mère Martin.

La mise en scène était parfaite et les décors, — propriété du Cercle, — ont été fort admirés.

Le Cercle Jeanne d'Arc donnera une deuxième représentation des "Crochets du Père Martin," dimanche prochain à Morinville.

Nous souhaitons que ce premier et encourageant succès nous vaille prochainement une nouvelle soirée dramatique à Edmonton.

PAROISSE ST-JOACHIM

Cercle local du Parler Français

Dimanche dernier avaient lieu les élections pour le renouvellement du bureau du cercle local de l'Association du Parler Français, dans la paroisse St-Joachim.

Voici quelle est la composition du nouveau bureau pour l'année 1913-14:

Président d'honneur: M. Geo. Roy.

Président: M. J. H. Picard.

Vice-président: M. René Lemarchand.

Secrétaire: M. A. L. Auger.

Directeurs: MM. J. H. Gariépy, J. A. Royal, A. E. Voyer, J. W. Lachambre, Emile Tessier.

Nous sommes heureux de relever sur la liste des lauréats du Festival Musical d'Alberta, le nom de Mlle Marguerite Lafrivière, qui a obtenu le second prix de piano. Toutes nos félicitations.

COURS DU MARCHE LOCAL

Mercredi, 28 mai

Porc, la livre, 11 à 16c.
Beurre, la livre, 30 à 35c.
Oeufs, la douz. 25c.
Choux, la livre, 4 à 5c.
Navets, la livre, 2c.
Carottes, la livre, 3c.

Un Boxeur Meurt dans l'arène

Le champion de la boxe, Luther McCarthy, meurt subitement à Calgary, après 1 minute 45 secondes de lutte avec Arthur Pelky.

Son adversaire et l'organasiteur de la rencontre sont arrêtés sous l'inculpation de meurtre.

Calgary, 25 — Le tournoi de boxe qui devait avoir lieu ce soir à l' "Arena" de Calgary entre Luther McCarthy, champion de la boxe, pour les poids lourds, et Arthur Pelky, a été marqué par un événement tragique.

Après une minute et quarante-cinq secondes de lutte entre les boxeurs, Luther McCarthy est tombé foudroyé sur le tapis. Des médecins accourus immédiatement ne purent le rappeler à la vie.

On ne sait à quelle cause attribuer cette mort subite, l'autopsie a démontré que les vertèbres du cou ont été rompues; d'autre part certains témoins affirment que Pelky a porté à McCarthy, avant que celui-ci s'affaisse un violent coup de poing dans la région du coeur.

Pelky et Tommy Burns, l'organisateur de la rencontre, ont été arrêtés et seront traduits devant les tribunaux sous l'inculpation d'homicide.

NOUVEAU JOURNAL AU MANITOBA

Nous accusons réception du premier numéro d'un nouvel organe de langue française publié à Winnipeg sous le titre "La Liberté."

Notre confrère, dans son programme, se déclare absolument indépendant des divers partis politiques et il annonce que son seul but sera de défendre, au Manitoba, la cause française et catholique.

Nous souhaitons, au dernier-né de la presse française de l'Ouest, longue vie et succès.

73,285 IMMIGRANTS SONT ARRIVES AU CANADA PENDANT LE MOIS D'AVRIL

Ottawa, 27 — L'immigration totale au Canada pour le mois d'avril est de 73,285. Il est arrivé, pendant cette période, 25,566 colons venant des Iles Britanniques, 19,260 colons venant des Etats-Unis, et 28,459 colons venant de l'Europe Centrale.

Durant avril 1912 il était arrivé au Canada 62,931 colons.

LES CHEVALIERS DE COLOMB

Samedi dernier avait lieu à la salle Empire, Deuxième rue, l'initiation de 76 nouveaux Chevaliers de Colomb.

A cette occasion un grand nombre de chevaliers étaient venus de divers points de Saskatchewan et d'Alberta.

Le soir un banquet de plus de trois cents couverts réunissaient chevaliers anciens et nouveaux.

Les orateurs furent MM. Edward L. Kelly, de Manitoroc, Wis., E. F. Ryan et Dr M. Costello, de Calgary, T. P. Malone, M. S. Booth, W. Gariépy et J. M. Sullivan.

M. Charles Bernier est de retour d'un voyage à Manchester, N.H.

Le double lot situé au coin de la Deuxième rue et de l'avenue Columbia, à Edmonton, vient d'être acheté pour 438,000. Ce lot fut payé $3,000 il y a six ans. L'intention de l'acheteur est d'y ériger une construction de 4 étages.

UN ULTIMATUM DES PUISSANCES AUX BALKANS

L'Europe se lasse de l'attitude des provinces balkaniques. — Ordre leur est signifié de signer le traité de paix.

Londres, 29 — Les puissances européennes se lassent de l'attitude intransigeante des représentants des Balkans à la conférence de la paix. Dans un discours énergique, qui n'est autre qu'un ultimatum, Sir Edward Grey a demandé impérativement aux délégués des belligérants de signer le traité de paix préparé par les puissances européennes. Les Turcs, les Bulgares et les Monténégrins sont prêts à se conformer à ce désir; mais les délégués grecs et serbes ont déclaré vouloir attendre de nouvelles instructions de leurs gouvernements.

INCENDIE DESASTREUX A NORTH EDMONTON

PLUSIEURS CANADIENS-FRANÇAIS SUBISSENT DE LOURDES PERTES.

Samedi matin un violent incendie a complètement dévasté le quartier des affaires de North Edmonton, situé en face des établissements Swift.

Le feu s'est déclaré vers cinq heures du matin dans la cuisine de l'hôtel North Edmonton et en quelques instants tout le pâté de maisons fut en flammes. La brigade locale des pompiers, qui ne dispose que d'extincteurs chimiques, ne put entraver les progrès de l'incendie et lorsque les pompiers arrivèrent d'Edmonton il était absolument impossible de songer à défendre le quartier tout en flammes. Les pompiers durent se borner à protéger les constructions voisines.

Voici la liste des édifices complètement détruits:

Hôtel North Edmonton, propriétaire M. Jos. Martel.
Bureau d'immeubles, Lanston et Mitchell.
Boucherie, Bright et Flynn.
Magasin de fruits, Sarantos.
Restaurant Bee Hive.
Maison d'habitation, Jos Martel.
Salle de billards et salon de coiffure, Jos Côté.
Deux boulangeries.
Un magasin vide.
Bureau d'immeubles, J. C. Brière.
Magasin d'épicerie et de vêtements, A. Brière.
Deux maisonnettes et une écurie.

Le quartier s'embrasa avec une telle rapidité que les pensionnaires de l'hôtel durent s'enfuir sans pouvoir s'habiller.

Les pertes s'élèvent à plus de $125,000 et ne sont que partiellement couvertes par des assurances.

Les propriétaires des principaux édifices détruits, MM. Jos. Martel et Brière ont déjà pris leurs mesures pour faire reconstruire immédiatement.

M. Brière, qui a ouvert temporairement un magasin dans une maison épargnée par le feu, annonce qu'il fera construire un édifice tout en brique avec une façade de 90 pieds. Cet édifice sera terminé dans deux mois.

M. et Mme Henri Bourassa, de notre ville, font part à leurs amis de la naissance d'une fillette baptisée sous les noms de Marie Bertha Augustine.

M. Henri Bourassa, compte un grand nombre d'amis dans notre ville

M. et Mme Gustave Ricard, de Morinville, étaient de passage à nos bureaux cette semaine. M. et Mme Ricard, qui sont des fermiers très prospères d'Alberta, jouissent d'une large aisance et ils vont prendre un repos bien mérité en faisant sous peu un long voyage en province de Québec.

POULAINS EGARES — Il a été perdus trois pouliches et un poulain. 2 pouliches, grisbleues, âgées de deux ans. 1 pouliche gris-bleue, âgée de an. 1 poulain gris-bleu, âgé d'un an. Toute personne donnant des renseignements susceptibles de les faire retrouver recevra une somme de $15 à titre de récompense. S'adresser à M. J. Finske, Beaumont, Alta.

WEST-EDMONTON

Paroisse St-Edmond

Le 6 mai dernier notre paroisse était le théâtre de plusieurs cérémonies religieuses impressionnantes et d'un éclat était encore rehaussé par la présence de Mgr l'Archevêque d'Edmonton.

Ces cérémonies étaient celles de la Première Communion et de la Confirmation des enfants de la paroisse et la bénédiction de la cloche de l'église. Les deux premières eurent lieu le matin et la troisième, au cours de l'après-midi.

Les parains et les marraines de la cloche furent: M. et Mme Lafitte; Mmes Thibodeau et N. Gagné; M. et Mme L. L. Simon; M. et Mme Bernier; M. et Mme Trottier; Mme Noullet; M. et Mme N. Beaudry et M. et Mme Louis Gagné.

La journée fut très édifiante, nous eûmes, en effet, le matin, plus de deux cents communions. La messe en musique fut remarquable; le choeur paroissial, sous la direction de M. Ovila Palin, exécuta chants grégoriens selon le décret récent de Mgr l'Archevêque.

Toutes nos félicitations aux chanteurs et à leur distingué directeur, M. O Palin. M. S. Lafitte a droit à nos remerciements pour la courtoisie dont il a fait preuve en mettant sa magnifique automobile à la disposition de Monseigneur.

Notre nouvelle église est à peu près terminée; on admire beaucoup les proportions parfaites de l'édifice et l'originalité du clocher.

Chaque jour nous pouvons constater une augmentation du nombre des familles catholiques établies dans la paroisse. Ce qui concourt activement à l'accroissement de la population de West-Edmonton, c'est indiscutable ment, le prix modéré des lots et les avantages religieux de notre localité. nous avons en effet en outre [illegible] dants, une école séparée dirigée par les Ursulines de Jésus.